



## Maquille

---

*Benoit Camus*

Jean Guingois et Louis Bastingage roulaient carpepe sur la banquette arrière. Il était trois heures du matin et l'atmosphère trahissait un relent de renfermé. Quant à Martin, ça tanguait dans sa tête. Maelström et gorge sèche. Il tenait le cap, vaille que vaille, en se félicitant de la tournure que prenait leur petite virée. Aucune anicroche, pas une ombre au tableau. Tout s'enchaînait avec une déconcertante facilité. Il n'en revenait pas d'être là, eux à sa merci, au volant de cette bagnole trop belle pour cette départementale plongée dans le noir, enrubannée d'arbres qui empêchaient la lune de se refléter sur sa carrosserie.

Après maintes déambulations sur le parking derrière le Grand Casino, à l'heure où les joueurs accrochés à leurs rêves et à leurs jetons espéraient encore ramasser le jackpot, il avait repéré l'AX GTI maquillée en Maserati. Transfigurée par l'éclat d'un autocollant plaqué argent qui portait les armes de la célèbre marque italienne, scotché centré sur l'aileron du hayon, elle s'était imposée comme une évidence. Il l'avait élue voiture de la soirée et empruntée par la grâce d'un crochetage tout en douceur. Puis il les avait rejoints au *Coin des bons amis*, où lors de leur fortuite rencontre place des Halles, ils s'étaient donné rendez-vous avec la promesse de fêter dignement leurs retrouvailles. La Maserati, comme prévu, avait frappé les esprits. Elle leur avait jeté des paillettes aux yeux, les avait mis en confiance. Une telle caisse plaidait indéniablement en faveur de son propriétaire et lui conférait un attrait qu'à première vue et au souvenir de sa fréquentation, ils n'auraient pas imaginé. Martin, contre toute hypothèse et à la surprise générale, avait des arguments à partager et de la répartie à revendre. Les gonzes, galvanisés par cette révélation, avaient éclusé sans arrière-pensée les bouteilles à disposition et s'étaient déboutonnés au point qu'il avait dû, lui aussi, éponger pour atténuer l'écoeurement qu'il avait à les écouter. Il avait levé le coude autant qu'à son tour et noyé leurs bons mots au fond de son verre. Peu importait l'ivresse : la suite des opérations ne requérait pas de sa part une clairvoyance de vaticinateur. Martin aimait bien le mot « vaticinateur ». Il l'employait dès qu'il en avait l'opportunité, ce qui n'était pas souvent. Sa détermination avait

néanmoins surnagé et, ses objectifs toujours à flot, il s'était porté volontaire à l'issue de leurs joutes oratoires et alcoolisées pour les ramener chez eux. Il n'avait pas eu à se faire prier ; il les avait embarqués, dociles et intimidés par tout ce luxe qu'ils touchaient des fesses, dans son carrosse. Et maintenant, il les trimballait à travers bois, en pleine nuit, l'esprit embrumé et titillé par des effluves de boyaux, en essayant tant bien que mal de coller à l'asphalte.

— Où c'est qu'on va ?

Martin devina à l'accent traînant sur le *où* et le *on*, que c'était le Louis qui inondait son pavillon auditif droit d'un souffle plutôt poisseux. Il écarta sa tête et répondit en pointant un doigt devant lui.

— Ben, j'vous ramène.

Il sentit son interlocuteur perplexe. Le bonhomme eut un hoquet. Il se tourna vers son compagnon de beuverie, lui secoua l'épaule.

— C'est par là qu'on rentre ?

Louis Bastingage s'enquêrait auprès de Jean Guingois, car il n'était pas certain lui-même de la route à suivre et se demandait si — après tout, pourquoi pas ? — par là aussi, le chemin conduisait au bercail. Jean leva un sourcil, s'étonna.

— C'est où qu'on est ?

Martin soupira. Ses passagers manquaient de conversation. Il devait reconnaître qu'ils avaient tout à l'heure, devant leurs verres de blanc sec, épuisé les sujets les plus disparates : la reconversion de Marwan en chauffeur livreur de cercueils à vide ou pas, la pêche à laquelle eux avaient choisi de consacrer leurs indemnités et leurs journées, les berges des canaux qui s'effritaient par défaut d'entretien, la pénurie de truites depuis la crue de l'année dernière et la pollution qui en avait résulté, le père Josse qui préférait la chasse et son chien Escampette, sa femme qui l'avait prise, la poudre, parce qu'elle en avait eu assez de plumer des canards sauvages... et le bon vieux temps de l'usine, quand celle-ci fonctionnait à plein régime, notamment ce jour fatidique où Martin avait été jeté dans leurs pattes et était tombé sous leurs griffes. Cela remontait à six ans et des brouettes ; pour sa part, il s'en souvenait comme si c'était hier. Il consentit à les informer.

— On traverse la forêt du Brammois.

*Burp*, entendit-il derrière. Il s'abstint de relever. Les laissa développer.

— Le... le Brammois...

Et Jean d'imiter le cerf en rut, les soirs d'automne. Le cri résonna tant dans l'habitable qu'il vrilla la cervelle ballonnée d'alcool de Martin, qu'il la fit glouglouter, provoquant une embardée de la Maserati. Le véhicule écrasa un ou deux mètres de plantes, d'herbes et de fleurs, qu'en ces heures sombres on pouvait difficilement identifier, et recouvra sa trajectoire sur le bitume, sitôt que l'état encéphalique du conducteur se stabilisa. Martin grogna.

— C'est pas des coups à faire !

Les deux autres se bidonnèrent, ou plutôt tressaillirent sous une rafale de spasmes qui les projeta tête en arrière contre leurs dossiers, suscitant quelques reniflements sonores, à moins que ce ne fût des grognements. Louis, entre deux convulsions, ne voulut pas demeurer en reste et proposa à son tour sa version du brame. Mais sabotée par son hilarité, sa démonstration fit un flop. En conséquence de quoi, l'ambiance retomba d'un chouia. Les rires s'estompèrent et, vexé, Louis critiqua l'itinéraire.

— C'est pas le plus court.

Martin haussa les épaules. Il ne comptait pas polémiquer, bien qu'il y eût à objecter sur l'assertion un peu hâtive de son ancien collègue et tortionnaire. Il préféra souligner la munificence de la forêt en ces temps de copulations des cervidés et se rappela qu'il aimait le mot « munificence », qu'il l'employait dès que les circonstances le lui permettaient — justement, là, elles s'y prêtaient.

— Ben y a que du noir, remarqua Jean, le nez collé à la vitre.

— C'est la saison de la chasse, répondit à tout hasard Martin, qui ne comprenait pas où l'autre désirait en venir.

— Ah !

Puis, sur ces mots, ils roulèrent en silence.

Les compères somnolèrent très vite, ronflèrent par intermittence. Martin devinait leur ombre dans le rétroviseur et tentait de voir s'ils dormaient la bouche ouverte. Non que cela revêtît une quelconque importance ; toutefois, il voulait savoir. La posture, peu flatteuse, suffisait à ruiner le prestige d'un homme, surtout quand pendouillait un filet de bave au bord de ses lèvres. L'obscurité ne lui permit pas de le vérifier et il dut suspendre ses investigations. Il se contenta de leurs silhouettes bedonnantes, assez pitoyables en elles-mêmes, et se reconforta à l'image de leurs corps tassés, l'un sur l'autre avachis. Jean Guingois et Louis Bastingage étaient de

pauvres types. Il se demanda comment il avait pu subir leurs brimades, pendant tous ces mois.

Il ne se le demanda pas longtemps car une forme massive traversa la route, interrompant ses réflexions. Le pied droit à fond sur la pédale de frein ainsi que les crissements des pneus sur le macadam n'empêchèrent pas la collision. La Maserati percuta la chose. Le choc réveilla les pauvres types.

— Quoi ? se manifesta Jean.

— Qu'est-ce que c'est ? traduisit Louis.

— On s'est pris une bête, informa Martin qui essayait de récupérer de ses émotions, en lampant bruyamment de grandes goulées d'air, propres à endiguer les débordements de sa respiration.

— T'en fais, une tête !

Il était, en effet, livide. Cependant, sur le même thème, Louis, qui le scrutait d'un air bovin, n'avait rien à lui envier. Il exprimait une telle viduité dans le regard que Martin le dévisagea en retour avec une fixité qui aurait alarmé un responsable du personnel en temps de vaches sobres. Martin trouva qu'il ressemblait à un steak. Le constat acheva de lui brouiller la mine.

— On a renversé une bête, expliqua-t-il, comme si cela suffisait à justifier son teint cadavérique.

Il désigna le capot. On en distinguait le bout embouti, les plissements de la tôle qui donnaient un tour nettement moins profilé à la Maserati.

— On a renversé une bête, répéta-t-il.

Il se détourna du bonhomme dont les traits se confondaient de plus en plus avec ceux d'une tranche de bidoche, reposa ses mains sur le volant, se concentra afin de réduire leurs tremblements. Il passa la marche arrière et, précautionneusement, recula de quelques mètres, stoppa. La bête apparut pleins phares devant eux.

— C'est un sanglier, annonça-t-il d'une voix blanche.

Il se pencha vers le fauteuil à la place du mort, fourragea dans un sac, duquel il tira un fusil et des munitions. Il glissa celles-ci dans la poche de sa veste

— T'as un fusil ? s'étonna Jean.

— Ben ouais, c'est la saison de la chasse.

— Tu circules toujours avec un fusil ?

— C'est la saison de la chasse.

Les deux comparses, à l'arrière, se poussèrent du coude. Leur attention alternait entre l'animal, planté au milieu de la départementale, et le canon lisse qui réfléchissait leur désarroi. Jean se gratta l'oreille. Louis porta brusquement sa main à sa bouche afin de prévenir un retour de bile. Il serra les dents, refoula le flot d'acidité et rumina.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il à Martin, qui ouvrit sa portière et posa un pied à terre.

— J'vais l'achever.

Martin, le fusil en rempart, s'extirpa de la voiture, se dressa le long et tenta un pas de côté en vacillant. Le froid et l'éblouissement. Il avança. De la vapeur s'échappa de sa bouche, qu'en écran blanc la lumière diffuse concréta. Il avança. Le bras devant ses yeux pour les protéger, à tâtons vers le bloc noir qui se détachait sur l'asphalte.

— Il est déjà mort, observa Jean, qui s'esclaffa face à l'incongruité de la situation.

Et Louis de l'accompagner de ses meuglements joyeux. Les deux amis, hilares, se tâtèrent les flancs, se tamponnèrent la panse, en désignant du doigt la silhouette flageolante qui approchait du sanglier ; le chasseur d'opérette, prédateur de pacotille, qui s'en prenait à un cadavre. La scène brillait par son grotesque. Martin, ridicule, en perdit toute crédibilité. L'image du tocard craintif et servile, frais affecté au sein de leur équipe il y avait quelques années, en profita pour resurgir dans leur conscience imbibée et se superposer à celle du chichiteux, fier de sa réussite, qui voulait leur en remontrer depuis le début de la soirée. Les masques tombèrent. Ils tombèrent d'autant mieux que l'état de son bolide ne lui permettait plus de pavoiser.

— L'est déjà mort, répéta Jean.

— M'étonnerait, répondit enfin Martin, sur un ton qui trancha avec leur bonne humeur bovine.

Il s'arrêta à quelques pas du corps en boule, chargea son arme par la culasse et, sans vérifier si la bête respirait encore, lui tira une balle dans la hure. La détonation troua la forêt d'un silence qui dégrisa ses compagnons et convertit leur molle insouciance en morne hébétude. Martin s'en rendit compte quand il revint vers eux. Il les considéra longuement à travers les vitres de la bétailière. Ils lui parurent si avariés qu'il éprouva de la répulsion. Il regarda autour de lui, le fusil qu'il avait entre les mains, le canon encore brûlant, et, à nouveau, leurs mufles corrompus par

l'incompréhension. C'était le moment ou jamais. L'heure de la revanche avait sonné. La vengeance du bleu-bite.

Jean et Louis, mal croupis dans leur jus, en proie à des crampes abdominales et à des angoisses viscérales, s'asticotèrent sur la banquette, frétilèrent du bassin. Le coup de feu avait remué leurs estomacs au point d'altérer leur perception de la situation, si bien qu'ils trouvèrent un drôle d'air au tueur. L'insistance de son regard les troubla. Ils lui prêtèrent des intentions d'équarrissage. Ils se tracèrent un sourire moisi sur leur face de charogne afin de donner le change, ouvrirent une portière pour s'enquérir mine de rien des nouvelles.

— Tu l'as tué ?

Ils descendirent du véhicule. En équilibre sur les gravillons qui les faisaient chavirer, ils se rattrapèrent à l'auvent de la Maserati, s'y accrochèrent le temps de s'acclimater au roulis. Martin se taisait ; il se contentait de les observer. Quand un groin commença à lui coloniser le visage, le troupeau s'inquiéta sérieusement.

— Que... qu'est-ce que...

Ils beuglèrent d'une voix pâteuse, que l'effroi empâta encore lorsque des défenses lui poussèrent par les naseaux, que des écoutes surgirent de part et d'autre de son front, que ses mirettes se rétrécirent sous la poussée des poils durs qui se propageaient sur ses pommettes.

— Le... le sanglier, balbutia Louis en pointant Martin du doigt, il... il est vivant !

Les carcasses, épouvantées, s'écartèrent de la voiture. À reculons et à pas craintifs, elles s'éloignèrent du solitaire qui les scrutait sans bouger, puis firent volte-face et s'enfuirent. Martin sortit deux cartouches de sa poche, arma son fusil, visa et, l'un — Jean — après l'autre — Louis —, les abattit.

Il fit mouche du premier coup, s'en félicita. S'en félicita d'autant plus que la pénombre l'empêchait de rien distinguer au-delà de cinq mètres. L'instinct du chasseur, s'expliqua-t-il. Il avança jusqu'au charnier, effectua un tour de la boucherie, constata le carton. Voilà, c'était fait ! Il était incapable de dire s'il se sentait soulagé mais bon, en tout cas, c'était fait. Il avisa, devant la Maserati et toujours sous les projecteurs, le corps de la victime velue et collatérale, et vit quel parti tirer de ce sacrifice inopiné. Le porc sauvage brouillerait les pistes, endosserait la responsabilité du carnage. Électrisé par ce trait de génie, Martin frissonna de plaisir. Il revint vers le cochon pigeonné, des idées de mise en scène plein les méninges. Euphorique, du pied il déplaça le cadavre de façon à rendre l'antagonisme plus frontal. Puis il retira sa

veste avec laquelle il essuya son arme, effaça soigneusement ses traces. Il n'omit ni la détente ni le chien. Ses empreintes escamotées, il glissa le fusil entre les pattes du sanglier.

Les flics concluraient au suicide de l'animal. Ils déduiraient qu'il s'était donné la mort après avoir canardé la carne. Le stratagème était imparable. Martin était content. Il aimait le mot « stratagème ». Il l'articula pour en profiter encore un peu et renfila sa veste. Il ne lui restait plus qu'à reconduire la Maserati à sa place. Il vérifia derrière si le trident de la marque était toujours accroché au hayon, se rassura. Aucun dommage, nulle altération du logo. Il consulta sa montre. Il n'avait pas une minute à perdre. S'il voulait restituer le véhicule, ni vu ni connu, il fallait rallier le parking avant l'aube, avant la fermeture du Grand Casino.

Il démarra. Le moteur vrombit. C'était de la bonne bagnole.